

LE JOUR de l'Ascension, celui qu'on a appelé parfois un prophète contemporain — le professeur Karl Barth, de l'Université de Bâle — a fêté ses soixante-dix ans.

La « Gazette », qui a plus d'une fois cité son nom, surtout pendant la guerre et durant les premières années de l'après-guerre, est heureuse de lui adresser, à l'occasion de cet anniversaire, ses respectueuses félicitations, ses vœux, ainsi que l'hommage de sa reconnaissance et de son admiration.

Dans le public cultivé, on sait que Karl Barth est considéré comme un théologien de première grandeur. Mais pour quelles raisons exactement, on serait embarrassé de le dire. Les théologiens de profession, eux, le savent, surtout ceux à qui il a donné de la tablature par ses affirmations pas toujours du goût de chacun. Et nombre de pasteurs le savent aussi, même si tous ne partagent pas ses idées.

Bâlois d'origine, le professeur Barth est né en 1886 à Berne. Son père y était titulaire, à l'Université, de la chaire d'histoire ecclésiastique. Après de solides études dans sa ville natale, le jeune théologien s'en va, selon la coutume, faire quelques semestres dans des facultés d'Allemagne: à Berlin notamment, il suit les cours d'Adolf Harnack, le fameux historien de l'Eglise, et à Marbourg, ceux de W. Herrmann, le dogmaticien de l'expérience. De 1909 à 1911, il seconde le pasteur de langue allemande à Genève. Puis ce sont dix années de ministère régulier à Safenwil, gros village à quelque dix kilomètres d'Aarau. A la suite de la publication d'un commentaire de l'Épître aux Romains, qui connaît un succès presque sans précédent pour un ouvrage exclusivement théologique, Barth est nommé professeur de dogmatique à Göttingue; des bords de la Leine il passe à la faculté de Münster, puis en 1925 à celle de Bonn. En 1934, peu après l'instauration du régime nazi, il refuse, pour motifs d'ordre religieux, de prêter serment à Hitler. Il est suspendu de ses fonctions, puis destitué et expulsé d'Allemagne, non sans s'être défendu dans un procès qui fit grand bruit et au cours duquel, pour se disculper, l'accusé lut lui-même des fragments de l'« Apologie de Socrate », de Platon...

Revenu en Suisse, Karl Barth est appelé à la chaire de théologie dogmatique de Bâle. Il y enseigne depuis vingt-deux

ans avec un éclat que les années qui passent n'ont en rien diminué.

A l'époque où Barth fit ses études, l'atmosphère théologique et religieuse du protestantisme était très différente de ce qu'elle est aujourd'hui. A cause des exagérations de l'Ecole hégélienne et de son intellectualisme, on avait ressenti vers 1850 une grande méfiance à l'égard de la métaphysique. Et à la suite du vibrant appel d'Albert Ritschl, s'était formé un engouement général pour la recherche historique. Foin de la philosophie religieuse, ce sable mouvant! Seule l'histoire paraissait pouvoir fournir à la certitude chrétienne un fondement inébranlable. Les ouvrages de Harnack (*Das Wesen des Christentums*) et d'Auguste Sabatier (*Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire*) sont significatifs de cette tendance.

C'était le règne aussi de l'introspection, de l'analyse intérieure mise en honneur par Schleiermacher.

C'est dans cette ambiance intellectuelle et spirituelle que le jeune Barth s'est formé. Il collabora même activement en qualité de co-rédacteur à la revue théologique *Die christliche Welt*, revue de théologie libérale paraissant à Marbourg.

Devenu conducteur de la paroisse de Safenwil, le pasteur Barth éprouvait d'année en année un embarras croissant. Ce qu'il avait appris à la Faculté — il le croyait du moins — le laissait en plein relativisme, voire en plein scepticisme: l'Ancien et le Nouveau Testaments ne différaient pas fondamentalement des livres sacrés des grandes religions non chrétiennes; l'essence du christianisme, à en croire Harnack, était absolument différente de la foi des premiers siècles.

UN SOIXANTE-DIXIÈME ANNIVERSAIRE

HOMMAGE A KARL

par Edmond GRIN

Bref, il avait reçu au cours de ses études un Évangile soi-disant « éclairé » par la pensée moderne. Et chaque jour davantage Barth se demandait si ce prétendu éclairage n'avait pas singulièrement vidé le message du Christ...

Le pasteur de la campagne argovienne connut un temps de douloureuse angoisse. Ces âmes à lui confiées attendaient quelque chose de positif, de prophétique même. Cet élément, où donc le trouver? Dans le christianisme social? Peut-être. Et Barth de se lancer dans cette direction, pour en revenir bientôt déçu, désabusé.

C'est alors qu'il se consacre à une étude approfondie de l'Épître aux Romains, le livre biblique qui est à l'origine de tant de réveils spirituels. Ayant choisi pour les besoins des âmes contre la théologie qu'on lui a enseignée, en 1919, à l'issue de la première grande guerre il publie son *Römerbrief*, un volumineux commentaire du texte de saint Paul dans lequel il expose sa tendance personnelle. L'ouvrage, point facile, reçoit un accueil inattendu.

Un temps, dans chaque revue théologique, religieuse ou philosophique de langue allemande, on lit le nom de Barth. Libéraux, orthodoxes, catholiques même discutent sa position.

La théologie de Barth, une théologie de la Parole. Une théologie, si l'on veut de la Majesté divine. Il a osé dire aux hommes de 1913, aux Allemands en particulier, profondément blessés dans leur orgueil incommensurable d'hommes du XX^e siècle: Dieu est tout, la créature humaine rien!

Kriegstheologie alors? Théologie passagère de crise? Nous ne le pensons pas. Ou alors d'une crise bien plus profon-

de que celle de la guerre et de la défaite. Plusieurs années avant la catastrophe l'humanité chrétienne soupirait après un renouveau religieux. En 1909 déjà le professeur Erich Schaeder, de Kiel, avait lancé une *Theozentrische Theologie*. Il s'y élevait avec vigueur contre l'anthropocentrisme contemporain, issu avant tout de Schleiermacher. « La théologie moderne a rapetissé Dieu, écrivait-il, et c'est de cela que nous souffrons aujourd'hui. L'homme, ce vermisseau, a projeté son ombre sur Dieu et a voilé Sa majesté! Pour sortir de l'impasse, il faut revenir au Dieu de la Bible, qui est Parole vivante, au Dieu Esprit. Avant d'étudier l'homme et le prétendu « progrès » humain dans l'histoire, que la théologie étudie Dieu, et qu'elle apprenne à le connaître là seulement où elle peut le trouver: dans la Bible, là où Il s'est manifesté en Christ! »

Dix années se sont écoulées entre le moment où a ralenti cet appel et la publication du *Römerbrief*. D'autre part, Barth, sauf erreur, ne s'est jamais réclamé de Schaeder. A notre sens il y a beaucoup plus en lui que le simple continuateur du théologien de Kiel. Nous disions que Karl Barth, le premier, a su donner une voie à des besoins très profonds et très généraux, que Schaeder avait seulement pressentis.

L'effort de Barth, une réaction: contre l'historicisme envahissant, contre le psychologisme, fourrier du relativisme. On demande constamment: que peut encore croire l'homme moderne? C'est là une grande erreur. La vraie question à poser: que doit croire l'homme moderne s'il veut prétendre au titre de chrétien? Le monde contemporain n'a que faire d'un christianisme régularisé. La pensée chrétienne possède sa norme à elle, et n'a nullement besoin d'emprunter celle de la science ou de la philosophie. A force de faire de l'homme la mesure de

toute chose, la rétro de mort; et thropologie. Dans un sujet n'est plus que l de nos aspirations hautes), et au dical (la Bible unique, et le C nie religieux p. Une tâche s'im Dieu la premi et dans la vie Point du tout nir à la théolo sante des Réfo seul était Dieu.

Quant aux g sée barthienne comme ceci:

Pour connaître ger lui-même. chrétien qui sa lé par Jésus-Christ. Seulement, ent a cette différe ne dépend de p me, toujours. C'est pourquoi tions sur Dieu. Dieu seul. Il veut, comm faire retentir S la Bible, dans. Il n'est captif mins. Ni l'Eglise la personne h ne sont en soi viennent des l Dieu nous par.

Quant à la percevoir la P la religion ni bien plutôt... au moment où croire qu'ils pe leurs propres e

12.13. Mar 1956

UN SOIXANTE-DIXIÈME ANNIVERSAIRE

HOMMAGE A KARL BARTH

par Edmond GRIN

reçu au cours de ses angile soi-disant «éclairé» moderne. Et chaque jour th se demandait si ce pré-ge n'avait pas singulière-ment le message du Christ... de la campagne argovien-temps de douloureuse an-nes à lui confiées atten-chose de positif, de pro-ge. Cet élément, où donc le s le christianisme social? Barth de se lancer dans e, pour en revenir bientôt

qu'il se consacre à une ndie de l'Épître aux Ro-que biblique qui est à l'ori-te révéils spirituels. Ayant s besoins des âmes contre qu'on lui a enseignée, en de la première grande ie son *Römerbrief*, un vo-mentaire du texte de saint uel il expose sa tendance ouvrage, point facile, re- l inattendu. ans chaque revue théolo-ise ou philosophique de nde, on lit le nom de x, orthodoxes, catholiques et sa position.

de Barth, une théologie de e théologie, si l'on veut divine. Il a osé dire aux B, aux Allemands en par-édément blessés dans leur mensurable d'hommes du Dieu est tout, la créature

alors? Théologie pas-? Nous ne le pensons pas. e crise bien plus profon-

de que celle de la guerre et de la défaite. Plusieurs années avant la catastrophe l'humanité chrétienne soupirait après un renouveau religieux. En 1909 déjà le professeur Erich Schaefer, de Kiel, avait lancé une *Theozentrische Theologie*. Il s'y élevait avec vigueur contre l'anthropocentrisme contemporain, issu avant tout de Schleiermacher. «La théologie moderne a rapetissé Dieu, écrivait-il, et c'est de cela que nous souffrons aujourd'hui. L'homme, ce vermis-seau, a projeté son ombre sur Dieu et a voilé Sa majesté! Pour sortir de l'im-passe, il faut revenir au Dieu de la Bi-ble, qui est Parole vivante, au Dieu Esprit. Avant d'étudier l'homme et le prétendu «progrès» humain dans l'his-toire, que la théologie étudie Dieu, et qu'elle apprenne à le connaître là seu-lement où elle peut le trouver: dans la Bible, là où Il s'est manifesté en Christ!»

Dix année se sont écoulées entre le moment où a ralenti cet appel et la publication du *Römerbrief*. D'autre part, Barth, sauf erreur, ne s'est jamais ré-clamé de Schaefer. A notre sens il y a beaucoup plus en lui que le simple continuateur du théologien de Kiel. Nous disions que Karl Barth, le premier, a su donner une voix à des besoins très pro-fonds et très généraux, que Schaefer avait seulement pressentis.

L'effort de Barth, une réaction: contre l'historisme envahissant, contre le psy-chologisme, fourrier du relativisme. On demande constamment: que peut encore croire l'homme moderne? C'est là une grande erreur. La vraie question à po-ser: que doit croire l'homme moderne s'il veut prétendre au titre de chrétien? Le monde contemporain n'a que faire d'un christianisme régularisé. La pensée chrétienne possède sa norme à elle, et n'a nullement besoin d'emprunter celle de la science ou de la philosophie. A force de faire de l'homme la mesure de

toute chose, la théologie a signé son ar-rêt de mort; elle est devenue pure an-thropologie. De ce fait elle a sombré dans un subjectivisme sans limites (Dieu n'est plus que la projection hors de nous de nos aspirations humaines les plus hautes), et aussi dans un monisme ra-dical (la Bible a perdu son caractère unique, et le Christ n'est plus qu'un gé-nie religieux parmi beaucoup d'autres). Une tâche s'impose, urgente: rendre à Dieu la première place dans la pensée et dans la vie religieuses. Innover, cela? Point du tout: rétablir. Oser en reve-nir à la théologie majestueuse et puis-sante des Réformateurs, pour qui Dieu seul était Dieu.

Quant aux grandes lignes de la pen-sée barthienne, nous les esquisserions comme ceci:

Pour connaître Dieu il faut l'interro-ger lui-même. C'est possible pour un chrétien qui sait que Dieu nous a par-lé par Jésus-Christ, la Parole faite chair. Seulement, entre Dieu et l'homme il y a cette différence fondamentale: Dieu ne dépend de personne, alors que l'hom-me, toujours, est dépendant de Dieu. C'est pourquoi aucune de nos affirma-tions sur Dieu ne sera jamais parole de Dieu. Dieu seul parle où Il veut, quand Il veut, comme Il veut. Il peut bien faire retentir Sa voix dans l'Eglise, dans la Bible, dans l'expérience intime. Mais Il n'est captif d'aucun de ces trois che-mins. Ni l'Eglise, ni la Bible, ni même la personne historique de Jésus-Christ ne sont en soi révélation. Elles le de-viennent dès le moment où, par elles, Dieu nous parle.

Quant à la foi, indispensable pour percevoir la Parole divine, ce n'est ni la religion ni la piété. La foi commence bien plutôt... là où finit la religion: au moment où les hommes cessent de croire qu'ils peuvent atteindre Dieu par leurs propres efforts. La foi: jamais une

conquête, toujours un don. Un acte de Dieu auquel l'homme répond. La totale acceptation de la grâce. Le Créateur n'a que faire des pharisiens modernes, tou-jours préoccupés de s'enrichir spiri-tuellement, et s'imaginant pouvoir, par là, se mieux approcher de Dieu. Les seuls dont Il ait besoin: les êtres cos-cients de leur pauvreté spirituelle, les fameux «pauvres en esprit» des Béa-titudes. Toute notre tâche humaine: créer sans cesse, en nous le «vide» que Dieu seul peut combler.

Si bref et insuffisant soit-il, ce ré-sumé permet de déceler l'apport posi-tif de l'effort gigantesque accompli par Barth.

Le premier service — inestimable — rendu par lui à la théologie protestante, c'est de l'avoir amenée, en vingt-cinq ans, à révoir toutes ses positions. On ne saurait lui en être assez reconnais-sant. Le plus grand danger qui mena-cera toujours les chrétiens est la satis-faction. Qu'elle soit dogmatique, morale, ecclésiastique, elle est en opposition for-melle avec l'esprit de l'Evangile: le disciple du Christ ne peut être qu'un viator, un pèlerin, jamais un homme arrivé.

En jetant son appel, Barth a fait re-découvrir à plusieurs les grands Réfor-mateurs, devenus par trop; il y a quel-que trente ans, des pièces de musée. Et comme Luther et Calvin furent d'a-bord des hommes de l'Écriture sainte, singulièrement méconnue au XVI^e siè-cle, très naturellement Barth a ramené l'attention sur la Bible. Si le mouve-ment de retour au livre sacré connaît aujourd'hui une telle ampleur et déploie ses effets même au sein du catholicisme romain, c'est dans une large mesure au

courage, à la persévérance du professeur de Bâle que le monde religieux le doit.

Et ce fait même a grandement aidé le mouvement œcuménique. Entre chré-tiens de confessions différentes, sépa-rés depuis des siècles, il n'est qu'un point de rencontre possible: la Bible, envisagée par chaque Eglise comme la Parole de Dieu. La mieux connaître, la mieux comprendre, la mieux aimer afin de pouvoir s'y soumettre, c'était la condition *sine qua non* d'un rappro-chement des disciples du Christ. Sans aucune contestation possible, l'effort de Barth a donné à l'œcuménisme une vi-goureuse impulsion.

Nous nous exprimons d'autant plus librement que nous ne sommes pas in-féodé à la pensée de notre collègue de Bâle. Notre impression d'ensemble: Karl Barth dit vrai dans tout ce qu'il affirme et réaffirme; beaucoup moins dans ce qu'il nie. Que l'on permette, dans ce modeste hommage, de ne pas insister sur les réserves qui nous paraissent s'im-poser.

Grande puissance de travail. Discipline dans la méthode. Etendue d'information (il n'est que de parcourir les quelque 8 000 pages de la Dogmatique, point en-core achevée, pour s'en convaincre). Sens exégétique avisé. Richesse d'imagi-nation, sans laquelle il n'est pas de grand dogmaticien. Souci constant de la vie de l'Eglise, donc refus que la théologie soit un objet de luxe. Telles sont, à notre avis, les «marques» de Karl Barth.

Il y a vingt-cinq ans, un théologien catholique disait: «Barth et ses amis tiennent dans leurs mains tout l'avenir du protestantisme. La vie et la mort de la religion protestante dépendront de sa réceptivité à ce genre de théologie, ou de son impuissance à se l'assimiler.» Prophétie solennelle dont nous pouvons aujourd'hui mesurer la vérité.

Par suite d'une décision récente du Conseil d'Etat bâlois, Karl Barth con-tinuera à enseigner jusqu'à l'achèvement de son grand œuvre. Nous formons le vœu que l'Eglise chrétienne conserve longtemps encore un homme en qui même contradicteurs et adversaires sont obligés de saluer un annonciateur de temps nouveaux.

Edmond Grin.